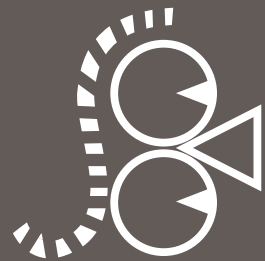


# Vu de **Pro-Fil**



## This **is** a FILM

Jafar Panahi

Mojtaba Mirtahmasb



Dossier : Le cinéma qui dit **NON**

**N°26**

Hiver 2015-2016

**PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :**

40 Rue de Las Sorbes  
34070 Montpellier

**www.pro-fil-online.fr**

**SECRETARIAT NATIONAL :**

7 L'Aire du Toit  
13127 VITROLLES  
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux

Directeur délégué : Jacques Vercueil

Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

**COMITE DE REDACTION :**

Jacques Agulhon Waltraud Verlaquet  
Arielle Domon Françoise Wilkowski-Dehove  
Alain Le Goanvic Jean Wilkowski  
Jacques Vercueil Jean Michel Zucker  
Nicole Vercueil

**ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :**

Françoise Lods Jean Lods

Prix au numéro : 4 €

Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 10 déc 2015

Dépôt légal à parution

**Pro-Fil à travers la France :**

**Alsace / Mulhouse**

Marc Willig - 06 15 85 61 95  
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

**Bouches-du-Rhône / Marseille**

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02  
marseille.profil@gmail.com

**Drôme / Dieulefit**

Nadia Nelson - 06 07 04 82 64  
nadianelson@gmail.com

**Gard / Nîmes**

Joël Baumann - 06 17 54 42 97  
profilnimes@free.fr

**Haute-Garonne / Toulouse**

Monique Laville - 05 61 87 35 86  
metou.riou@laposte.net

**Hérault / Montpellier 1**

Arielle Domon - 04 67 54 39 67  
arielledomon@gmail.com

**Hérault / Montpellier 2**

Simone Clergue - 04 67 41 26 55  
profilmontpellier@orange.fr

**Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux**

Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27  
christine.champeaux@orange.fr

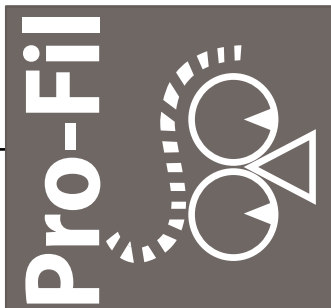
**Ile-de-France / Paris**

Jean Lods - 01 45 80 50 53  
jean.lods@wanadoo.fr

**Ile-de-France/ Plaisance**

Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65  
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : Affiche de *Ceci n'est pas un film* de Jafar Panahi



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

## Edito

### Des images justes ou juste des images ?

Quand le thème du Séminaire de septembre 2015 a été décidé en Conseil d'administration de Pro-Fil, c'était en février. Nous étions encore sous le coup de l'attaque terroriste contre les journalistes de *Charlie Hebdo*, survenue le 7 janvier, car c'était une

atteinte intolérable à la liberté et au droit d'exprimer librement nos pensées et nos convictions.

Le Dossier préparé dans ce numéro se veut un reflet fidèle – et passionné – des contributions présentées lors de ce séminaire à un public attentif de Profiliens, et de quelques invités. Son titre « **Le Cinéma qui dit NON** » était accompagné d'un sous-titre plus prosaïque « Liberté d'expression et cinéma ». Certaines idéologies qui parcourent le monde veulent clairement faire taire les voix qui s'élèvent pour dénoncer les crimes contre l'esprit et la liberté. Du *Dictateur* à *Taxi Téhéran*, la dénonciation de l'intolérance et de l'obscurantisme a continué, elle ne doit pas cesser.

Ainsi, le 13 novembre à Paris, des tueurs endoctrinés ont commis l'irréparable. Le cinéma ne paraît pas être à la hauteur de tels événements, la réalité inimaginable dépassant la fiction ! Mais, on peut espérer que des cinéastes se lèveront pour dire par leurs films, qu'ils soient de fiction ou documentaires, le **NON à la barbarie**. Alors le souhait ardent que nous pouvons formuler est que nous ayons sinon des images justes, au moins juste des images (en paraphasant J.L. Godard) pour témoigner de ce monde de paix et de fraternité que nous défendons.

Alain Le Goanvic

## Sommaire

2 Edito

### PLANETE CINEMA

3 Cerisiers roses et élan du cœur

### Parmi les festivals

4 Les souffrances de l'Amérique d'Obama

5 Un festival tourné vers l'Europe de l'Est

6 Au bonheur des courts métrages

Les autres prix

7 Le Ciné-Festival en Pays de Fayence

8 **Champ-contrechamp : Dheepan**

L'homme qui rêvait

9 Une Palme d'or aberrante

### DOSSIER : Le cinéma qui dit NON

10 Une problématique française

11 Critique des institutions

12 *To Be or Not to Be*

13 Le Maccarthysme

*Liste noire*

14 Hommage à Panahi

*Taxi Téhéran*

15 Une leçon de déontologie

*Wadjda*

16 **Le coin théo :**

Ces prophètes qui disent NON

### DECOUVRIR

17 *Pourquoi aime-t-on un film ?*

### PRO-FIL INFOS

18 Au revoir, Jacques

19 Infos diverses

### A LA FICHE

20 *Une vérité qui dérange*



web

## Cerisiers roses et élans du cœur

**Notre petite sœur (Umimachi Diary) de Hirokazu Kore-Eda, Japon 2015, 2h08**

**Au gré d'une nature que seuls les Japonais savent décrire avec une telle délicatesse, une œuvre 'au féminin', quasi intimiste et où ne se révèlent presque que de bons sentiments.**

Avec ce film vous allez découvrir une œuvre rafraîchissante, à des années-lumière de la grande majorité des œuvres contemporaines (même si elle a été présentée, certes sans succès, à Cannes). Or donc trois sœurs, à peine sorties de l'adolescence, qui vivent harmonieusement au Japon dans une sorte de phalanstère privé fort exigü. Le père évanoui, disparu, il y a quinze ans de cela. La mère n'a guère fait mieux. L'aînée des sœurs tient en quelque sorte un rôle de mère de famille, fort bien assumé et bien reçu des autres. Et voilà que le père se rappelle au bon souvenir, si l'on peut dire, de ses enfants... au moment de son décès. Faut-il aller, ne pas y aller ? Les deux aînées font le geste et sont accueillies par une adolescente de quatorze printemps - leur demi-sœur, apprennent-elles en la circonstance, Suzu.

### Le devoir... tranquille ?

Longtemps, Suzu a assisté seule son père, abandonné à son tour par la dernière compagne. Suzu est désormais vraiment orpheline. Sans s'interroger longuement, à l'initiative de l'aînée, les trois sœurs décident d'accueillir auprès d'elles la jeune fille. On se serrera un peu. A partir de là, comment parler de vrai scénario, alors que le récit se borne à nous exposer l'apprentissage de la cohabitation et de l'adaptation réciproque dans cette demeure ancestrale imprégnée d'une tradition familiale qui ne nous est pas familière. La coexistence n'est pas exempte

de conflits, comme il y en avait sans doute avant l'arrivée de Suzu.

Mais la culture familiale japonaise ne se prête guère à l'expression extérieure des sentiments. Au fil des activités de chacune (infirmière, employée de banque, vendeuse de chaussures) et de leurs relations personnelles (compagnon fidèle ou occasionnel), les saisons se succèdent, minutieusement évoquées dans une nature superbe, où la floraison des cerisiers, sous forme d'un tunnel végétal tout au long d'un interminable travelling, est un point d'orgue d'une rare beauté.

Et Suzu poursuit sa scolarité... et le football qui va avec, où elle rivalise aisément avec ses compagnons masculins.

### La valeur ajoutée

Pas de grands espaces, mais une nature intime, agrémentée de scènes d'intérieur qu'on découvre avec l'intérêt que suscite l'inhabituel. Sans doute, à s'en tenir aux propos des filles, le père n'a-t-il pas fait l'unanimité pour lui. Mais, alors que les trois aînées foulent

Haruka Ayase, Suzu Hirose, Masami Nagasawa et Kaho dans *Notre petite sœur*



Extrait de la filmographie de Hirokazu Kore-Eda

|      |  |
|------|--|
| 2014 | <i>Notre petite sœur</i>                             |
| 2013 | <i>Tel père, tel fils</i>                            |
| 2012 | <i>Nos vœux secrets</i>                              |
| 2012 | <i>Kisses</i>  |
| 2011 | <i>Ayashiki Bungo Kaidan</i>                         |
| 2009 | <i>Air Doll</i>                                      |
| 2008 | <i>So I Can Be Alright : Cocco's Endless Journey</i> |
| 2008 | <i>Still Walking</i>                                 |
| 2006 | <i>Hana</i>  |
| 2003 | <i>Nobody knows</i>                                  |
| 2001 | <i>Distance</i>                                      |
| 1998 | <i>After Life</i>                                    |
| 1996 | <i>Without Memory</i>                                |
| 1995 | <i>Maborosi</i>                                      |
| 1994 | <i>August Without Him</i>                            |

la plage de Saporu, quelle plus belle expression de reconnaissance et d'amour que cette phrase de la plus âgée :

« Cette petite sœur, le plus beau cadeau de notre père... »

Jacques Agulhon



Voir sur notre site plusieurs articles et émissions concernant ce film



## Les souffrances de l'Amérique d'Obama

### Le festival américain de Deauville

Propriétaires expulsés, transgenres humiliés, univers impitoyables d'Hollywood ou d'une réserve indienne, pauvreté, maladies mentales, alcoolisme, addiction aux médicaments et aux drogues : la 41<sup>ème</sup> édition du festival américain de Deauville a révélé une société étasunienne en grand désarroi.

**B**énéficiant d'un sous-titrage impeccable, le festival (4-13 septembre) a sélectionné douze films en compétition, dont deux seulement ont dépassé 1h30, autre bonne surprise.

Le jeu des acteurs a constitué un vrai régal et le Grand prix a récompensé *99 Homes* (Ramin Bahrami) sur la tragédie humaine de la crise des sub-primes. A partir de faits réels, le film dresse un constat édifiant du système ultralibéral qui a ruiné d'innombrables petits propriétaires : aux Etats-Unis, gare aux perdants !

Le Prix du jury, présidé par Benoît Jacquot, est allé à *Tangerine*, où Sean Baker met en scène d'autres losers, ceux des bas-fonds à Los Angeles. Le spectateur interloqué est transplanté dans un monde inconnu et glaçant où on ne sait plus qui est homme et qui est femme et où tout le monde vit de la prostitution. La dureté du monde frappe non seulement les petites gens et

les marginaux mais aussi la classe aisée, ceux qui ont 'tout pour être heureux'. Il faut juste ne pas tomber sur deux beautés du diable, comme cela arrive à l'architecte de *Knock Knock* (Eli Roth). Evan (Keanu Reeves) ouvre ainsi sa porte, un soir d'orage, à deux très jolies femmes soi-disant en perdition... et le piège se referme. Le film est glaçant.

Egalement centré sur une héroïne déséquilibrée, *Emelie* (Michael Thelin) se situe dans un univers harmonieux où un homme et une femme vont fêter leurs 13 ans de mariage au restaurant après avoir fait appel à une baby-sitter pour garder leurs trois enfants. Après le départ des parents, cette dernière montre peu à peu un visage de folle, et le film plonge là aussi dans l'horreur, l'innocence rencontrant le mal.

Dans un autre drame concernant une famille, *I Smile Back* (Adam Salky), l'héroïne souffre d'une maladie mentale et s'enlise dans la drogue, l'alcool, les

d'un shérif. Ce drame s'avère une comédie avec de nombreux moments burlesques.

Rien de comique en revanche dans *Green Room* (Jeremy Saulnier) où un groupe de punk rock marginal décroche un concert au fin fond de l'Oregon dans un local appartenant à des skinheads nazis. Eventration avec cutter, bras arraché, attaque et mort par chiens de combats, déploiement de machettes, fusils à pompe et revolvers, etc... on ressort groggy de ce bain de sang d'une rare violence.

Biopic, *Le prodige* (Edward Zwick) revient sur l'histoire du champion d'échecs américain Bobby Fisher dans les années 1970, tandis que Bill Condon a imaginé, avec *Mr Holmes*, la période ultime de la vie du célèbre inspecteur qui en 1947 vient d'avoir 93 ans dans sa paisible retraite du Sussex (Grande Bretagne). C'est une réflexion magnifiquement filmée sur l'art de bien vieillir ; impossible d'oublier l'exceptionnelle prestation de Sir Ian Mac Kellen, 76 ans.

Deux films ont déçu : d'abord *Knight of Cups* (Terrence Malick), sans queue ni tête et ennuyeux, puis *Madame Bovary*, dont la franco-américaine Sophie Barthes n'a pas su restituer l'esprit.

Pas de cinéma américain sans une belle comédie hollywoodienne : avec *Jamais entre amis*, Leslye Headland nous fait revenir à Minnelli et à Wilder. L'action se déroule au sein de la bourgeoisie new yorkaise, blanche et hétérosexuelle, sans mouvement de caméra violent, ni caméra à l'épaule, ni bande son tonitruante. Loin de la pruderie des années 50-60, le sexe y est omniprésent, en mode humoristique et décontracté.

Enfin, le festival a connu un moment magique avec *Danny Collins*, premier film de Dan Fogelman, où Al Pacino déploie séduction et humour pour interpréter une rockstar vieillissante. C'est une comédie touchante et très distanciée par rapport au vieillissement, à l'argent et au monde du showbiz.

Françoise Wilkowsky-Dehove



### Beautés du diable

Zoé Cassavetes, fille de John, a quant à elle situé *Day Out of Days* dans un monde qu'elle connaît depuis l'enfance. Dix ans après une période de gloire, Mia, une actrice quadragénaire d'Hollywood se heurte, pour retrouver un rôle, au monde cruel du cinéma dans lequel les réseaux sociaux sont devenus fondamentaux.

Changement de décor avec deux premiers longs métrages : *Les chansons que mes frères m'ont apprises* (Chloé Zhao) sur la vie désespérante d'une réserve indienne du Dakota et *Dixieland* (Hank Bedford), tourné en 18 jours à Jackson (Mississippi).

Quant au réjouissant *Cop Car* (John Watts), il se déroule dans la plaine américaine où deux jeunes garçons fugueurs d'environ 10 ans se lancent des défis comme de voler la voiture

## Un festival tourné vers l'Europe de l'Est

**Le Festival International du Film de Varsovie s'est déroulé du 9 au 18 octobre**

Le Festival présentait, entre ses différentes sections, une centaine de films, fictions et documentaires. Principalement orientée vers la production des pays d'Europe de l'Est, la sélection montrait aussi des films d'Amérique latine, d'Asie et du Moyen-Orient comme le film palestinien qu'a récompensé le Jury œcuménique.

**L**a eune héros veut sortir de la délinquance mais n'y arrive pas. Il est difficile de dire, au vu de quelques films, si ceci reflète la réalité sociale, le choix des réalisateurs ou celui des sélectionneurs du Festival, mais cette sélection donnait une vision bien sombre et un peu monotone de pays comme la Slovaquie, la Macédoine, la Géorgie ou la Bulgarie.

### Le jeune héros veut sortir de la délinquance mais n'y arrive pas

#### Un présent lourd de son histoire

Plus originaux sont *Patria* du serbe Oleg Novkovic qui traite des séquelles des conflits des Balkans à travers l'histoire d'une famille serbe du Kosovo émigrée à Belgrade, et surtout deux films polonais qui reviennent sur les massacres des Juifs en Pologne pendant la dernière guerre.

*Klezmer*, de Piotr Chrzan, se présente comme un drame épuré, une sorte de huis clos dans une forêt où des jeunes gens, non juifs, trainent dans une charrette un Juif gravement blessé qu'ils ont trouvé, avec la volonté, pour les uns de le livrer, pour d'autres de le sauver.

*Demon*, de Marcin Wrona, relève d'un tout autre genre puisqu'il emprunte au fantastique et s'inspire dans sa forme de *Shining* de Stanley Kubrick. Une jeune femme juive, massacrée avec sa famille pendant la guerre, revient hanter le marié lors d'une noce qui a lieu dans une vieille maison qu'elle a habitée et que s'est appropriée le père de la mariée. Un film intelligent, qui traite de sujets complexes comme l'hallucination, la folie, la mémoire, et qui montre une société polonaise qui veut oublier

et enfouir le passé : « Ce n'était qu'un rêve, il ne s'est rien passé » conclut le père de la mariée.

Pour finir avec les films d'Europe de l'Est, signalons un film kazakh, *Bopem (Enfant)*, de Zhanna Issabayeva, sorte de poème filmé au bord de la Mer d'Aral aujourd'hui asséchée. Les personnages et l'histoire sont trop schématiques mais les longs plans fixes de ces vastes étendues plates où se dressent des carcasses rouillées de bateaux échoués sont d'une beauté à couper le souffle.

#### Le jury œcuménique

Le prix du Jury œcuménique a été décerné à un film palestinien, *Ya Tavr El Tayer (L'idole)* de Hany Abu-Assad, le réalisateur de *Paradise Now* (2005) et de

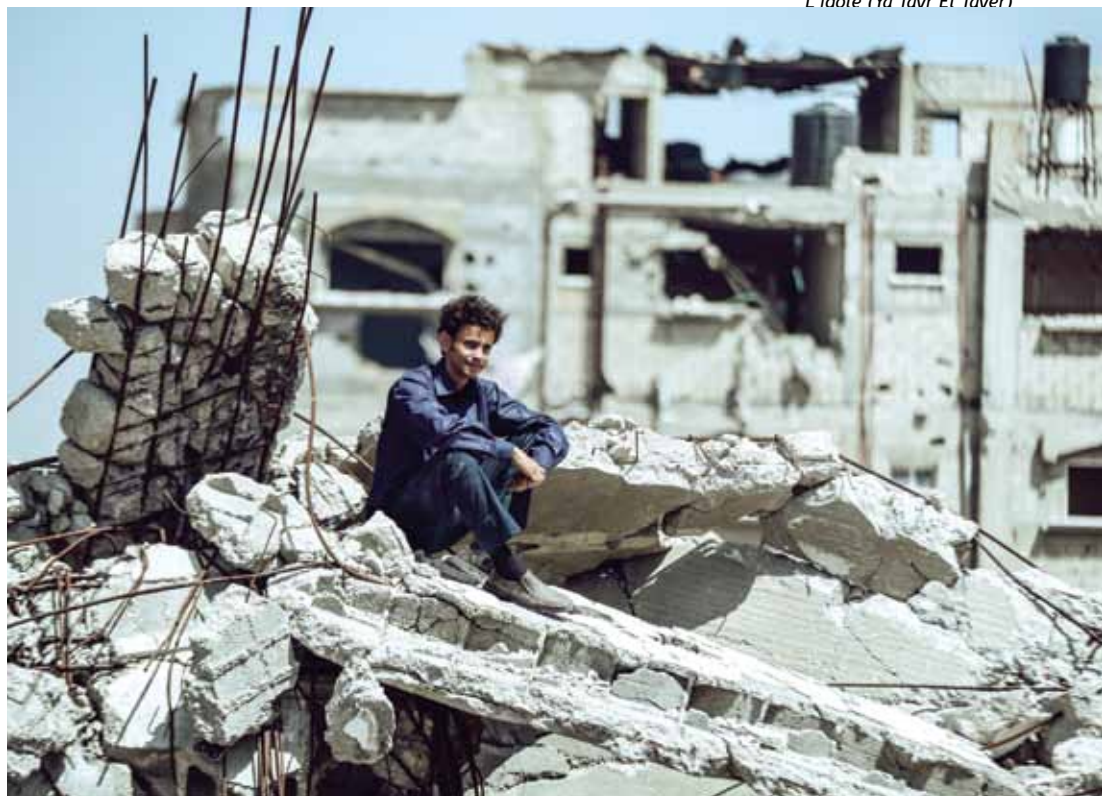
*Omar* (2013). Il est fondé sur une histoire vraie, celle d'un jeune Palestinien de la bande de Gaza qui a remporté, au Caire, la compétition de chant Arab Idol, en 2013. Un peu conventionnel dans sa dernière partie, le concours de chant, le film est très réussi dans la première période où ils sont enfants et où comique et émotion se mêlent sur un rythme trépidant.

On peut enfin citer le film turc *Ana Yurdu (Mère Patrie)*, de Senem Tüzen sur les relations d'une jeune femme avec sa mère, dans la Turquie d'aujourd'hui, et une rareté, un film népalais, *Kalo Pothi (La poule noire)*, de Min Bahadur Bham, un petit film sympathique entre fiction et documentaire.

Jacques Champeaux

Membre du jury œcuménique de Varsovie

*L'idole (Ya Tavr El Taver)*



## Au bonheur des courts métrages

**14° Best of International Short Films Festival, La Ciotat 11-13 sept. 2013**

Le principe de ce festival au nom barbare : montrer les courts métrages qui, au cours de l'année écoulée, ont remporté le Prix dans les festivals de courts du monde entier. 70 grands petits films, donc, primés de Cannes à Cosquin, de Berlin à Tanger, de Sundance à Séoul...

Une particularité de cette collection est son contenu aléatoire : sujet, style, origine, cela peut être n'importe quoi - un film est là parce qu'il est court et très bon. Il s'agit donc d'un 'échantillon libre' des thèmes et des intérêts actuels dans le monde des cinéastes - et plutôt des jeunes, s'agissant de courts. D'après la cinquantaine que j'ai pu voir, qu'est-ce que cela donne, cette année ? (Les appels de notes renvoient à l'encart). J'ai été d'abord frappé par les films '4<sup>ème</sup> âge' : un couple remet chaque jour au lendemain sa décision d'en finir (*Davay ne Sudgovni*<sup>1</sup>) ; une actrice accepte un rôle inespéré, mais le cœur ne tient plus (*Paris Al-Amyn*<sup>2</sup>) ; que faire de la Mère encore à la maison ? (*The Bigger Picture*<sup>3</sup>) ; etc., tout cela sur un ton guilleret. Mais les films 'ados' sont bien plus nombreux : découverte de la vie, de son corps et de celui de l'autre, angoisse du passage à l'état adulte... (*Exchange & Mart*<sup>4</sup>). Beaucoup de films à 'personnage', quelques-uns pour évoquer l'Histoire, plusieurs critiquant la Société...

A travers tous ces genres, en voici une poignée que j'ai trouvés fameux : *Dinner for Few*<sup>5</sup>, des privilégiés se goinfrent devant des affamés ramassant les miettes ; *Dinola*<sup>6</sup>, la tradition inhumaine ; *Discipline*<sup>7</sup>, d'une gifle à une odieuse gamine naît une violente confrontation ; *Lystopad*<sup>8</sup>, un court noir très enlevé ; *Mur*<sup>9</sup>, une femme de ménage se hisse au sommet du courage ; *The Chicken*<sup>10</sup>, vivre sous la guerre à Sarajevo 1993 ; *Zepo*<sup>11</sup>, joli conte cruellement évoquant la guerre civile ; et mon préféré, *The Phone Call*<sup>12</sup>, conversation depuis un centre d'appel pour désespérés.

Jacques Vercueil

- 1-(Not Today/\*Pas aujourd'hui) de Christina SIVOLAP (Ukraine, 0h18)
- 2-(\*Paris sur Eau) de Hadas AYALON (Israël, 0h30)
- 3-(\*Avec du recul) de Daisy JACOBS (Royaume-Uni, 0h08) animation
- 4-Exchange & Mart de Martin CLARK & Cara CONNOLLY (Royaume-Uni, 0h15)
- 5-(\*Privilégiés) de Nassos VAKALIS (Grèce, Etats-Unis, 0h10) animation
- 6-de Christophe M. SABER (Suisse 2014, 0h11)
- 7-de Mariam KHATCHVANI (Géorgie, 0h15)
- 8-(Fallen Leaves/\*Feuilles mortes) de Masha KONDALOVA (Ukraine, 0h21)
- 9-(The Wall) de Andra TEVY (France, Belgique, 0h18)
- 10-(\*Le poulet) de Una GUNJAK (Allemagne, Croatie, 0h15)
- 11-de Cesar Diaz MELENDEZ (Espagne, 0h03) animation
- 12-(\*Appel) de Mat KIRBY (Royaume-Uni, 0h21)

## Le Cinemed



Sur la page Cinemed du site, plusieurs billets d'humeur sur les films

**Une poignée de Profiliens-Profiliennes de Montpellier ont suivi activement ce festival.**

Pour sa 37<sup>ème</sup> édition, le CINEMED confirme sa singularité en offrant un panorama riche et actuel de la production cinématographique des 22 pays baignés par notre Mare Nostrum. « La mer méditerranée doit absolument rester ce trait d'union qu'elle a toujours été entre les peuples et non le tombeau qu'elle menace de devenir aujourd'hui » a déclaré Henri Talvat, président du festival, lors de la soirée de clôture.

Le public venu nombreux a s'est rassemblé autour de son identité culturelle et de ses valeurs communes. Une programmation résolument engagée et exigeante a répondu à ces enjeux essentiels pour cette édition 2015.

Roschy Zem, président du jury de la compétition des longs métrages, a remis l'Antigone d'or au film *Montanha* (cf fiche Pro-Fil).

Il nous a, par ailleurs, dévoilé la bande annonce de son nouveau long métrage, *Chocolat*, avec Omar Sy.

Cette année, quatre invités prestigieux : Tony Gatlif, Carlos Saura, Miguel Gomes et Valeria Golino. Autres rencontres : Tahar Rahim, Adèle Exarchopoulos, Elie Wajeman pour *Les Anarchistes*, Kheiron pour *Nous Trois ou rien*, Michel Leclerc pour *La vie très privée de Monsieur Sim*, Farid Bentoumi, Sami Bouajila pour le délicieux et drôle *Good luck Algeria*.

Tous ces films présentés en avant-première font l'objet d'une fiche Pro-Fil. En clôture, nous avons applaudi *Latin lover*, de Cristina Comencini, avec Virna Lisi, Marisa Paredes, Valeria Bruni Tedeschi...

Dominique Sarda et Claude Bonnet



Sur la page FID du site, plusieurs billets d'humeur sur les films



## Le Ciné-Festival en Pays de Fayence

Plus de détails sur  
[www.cine-festival.org](http://www.cine-festival.org)

### Un prix Pro-Fil pour un film non distribué en France

Cette treizième édition du festival de Montauroux présentait une sélection assez remarquable de films venant du monde entier (dont plusieurs vont sortir dans les mois qui viennent), de très bonne qualité artistique et appelant à la réflexion.

Après de longues discussions, le Jury Pro-Fil a décerné son prix à un film malais très original, *Les hommes qui sauvent le monde* de Liew Seng Tat : à travers l'histoire d'un petit village, se posent des questions universelles sur les comportements d'un groupe humain et le poids des croyances et des superstitions. Ces villageois s'unissent pour déplacer, sinon les montagnes, du moins une maison dans la jungle, mais, à la suite d'événements inexplicables, la communauté va s'unir avec la même ferveur dans une chasse au démon qui dégénère dans une chasse à l'homme. Ce sujet sérieux est porté avec bonheur par un scénario très construit et une réalisation pleine d'humour et de trouvailles cinématographiques.

### Portraits de courage et de ténacité

Deux films montraient des héros prêts à risquer leur vie pour défendre leurs valeurs.

Dans *L'idiot (Durak)* du russe Yuriy Bykov, un vrai thriller, un simple plombier se bat, seul contre tous, pour sauver les occupants d'un immeuble qui menace de s'effondrer. Dans *Paulina*, de l'argentin Santiago Mitre, l'héroïne va si loin dans sa lutte pour les populations défavorisées qu'elle en devient presque inhumaine à force d'intransigeance, dans son souci obsessionnel de rester cohérente avec ses valeurs.

Deux autres films montraient de beaux portraits de femmes, *Vierge sous serment*, de Laura Bispuri, dans lequel l'héroïne reconstruit peu à peu sa personnalité de femme, après avoir fui l'Albanie où elle avait dû, pour garder sa liberté, se soumettre à la coutume ancestrale et barbare du serment de rester vierge et de vivre comme un homme, et *Morbayassa* de Cheick Fantamady Camara, qui montre une femme africaine recherchant à Paris sa fille qu'elle avait dû abandonner à sa naissance. La première partie du film, en Afrique, est un peu convenue mais les relations entre la mère et sa fille, adolescente en souffrance, sont décrites avec beaucoup de finesse.


Signalons enfin le film dur, mais très intéressant, d'Andreas Dresen : *Le temps des rêves (Als wir träumten)* nous plonge dans l'enfer d'une bande de jeunes d'Allemagne de l'Est, deux ans après la réunification allemande. Le film bouscule le spectateur par une image heurtée et une bande son saturée parfaitement adaptées au sujet.

Jacques Champeaux



*Les hommes qui sauvent le monde*

## Les autres prix

Par manque de place dans cette édition, vous ne trouvez ici que la liste des festivals. Pour plus d'informations, voir les différentes pages sur notre site. 

### Prix œcuméniques :

Festival des Films du Monde Montréal 27 août - 7 septembre 2015

Miskolc Jameson CineFest 12 - 20 septembre 2015

FIF de Varsovie 9-18 octobre 2015

FIF Mannheim/Heidelberg 9 au 24 oct. 2015

FI de Leipzig du Film documentaire et d'animation 26/10 - 1er/11/2015

FIF Molodiste 24 octobre - 1er novembre 2015

Festival du Film européen de l'Est de Cottbus 3-8 novembre 2015

### Prix INTERFILM :

La Mostra du Cinéma de Venise 2 au 9 septembre 2015

Journées du film nordique de Lubeck 4-8 nov. 2015

Sur le site d'INTERFILM, désormais toutes les pages concernant les différents festivals sont également disponibles en français : <http://www.inter-film.org/fr>

## Dheepan

De Jacques Audiard (France 2015, 1h54, Palme d'or au Festival de Cannes) avec Antonythasan Jesuthasan (Dheepan), Kalieaswari Srinivasan (Yalini), Claudine Vinasithamby (Illayaal), Vincent Rottiers (Brahim).

Au Sri Lanka (Ceylan) où la guerre civile se termine par la déroute des Tamouls, Dheepan quitte son uniforme de Tigre combattant et revêt des vêtements civils pour une nouvelle vie. L'embauche d'une 'famille' (une épouse et une fillette trouvées dans un camp de réfugiés) permettra leur émigration vers la France avec un passeport recyclé. Devenu gardien dans une cité de banlieue, il va renouer avec la violence pour faire justice lui-même.

Kalieaswari Srinivasan dans *Dheepan*

### L'homme qui rêvait

CHAMP

L'ancien Tigre, apprivoisé, 'emplit à nouveau son carquois' pour protéger sa nouvelle famille.

Les premières images, saisissantes, de nombreux corps de soldats alignés sur un bûcher de branches et de feuilles témoignent que l'armée des Tigres tamouls est défaite. Le psaume de Salomon, mis en musique par Vivaldi, rappelle avec une triste ironie que les jeunes hommes étaient les armes essentielles à un combat : « Les fils sont un héritage donné par l'Éternel... Heureux l'homme qui en a rempli son carquois ! »

#### Du sens dans le détail des images

Audiard nous donne l'itinéraire de Dheepan dans une émigration tantôt réaliste, tantôt imaginée : à nous de deviner la part de rêve dans ce qui est montré. Le cinéaste suggère aussi, dans sa maîtrise du détail et de l'ellipse, les sentiments et même les événements qui soutiennent l'intrigue. Il s'agit donc d'un film presque 'à la carte' qu'on peut regarder sous des angles bien différents. Voici quelques exemples qui accompagnent celui retenu ici.

La détresse de la petite Illayaal touche Dheepan : pendant le voyage, l'enfant a peur de se perdre et court derrière les adultes. L'homme la prend par la main, et, par ce geste d'adoption, accepte de la protéger. Yalini, la jeune 'épouse', n'a qu'un vœu : retrouver sa cousine en Angleterre, elle se désintéresse donc de ses compagnons. Une ellipse intéressante sous-entend la manière

dont elle obtient son passeport pour l'Angleterre : quand Yalini se prépare à le quémander auprès de son patron Brahim, qui lui avait dit : « Tu peux me demander ce que tu veux. », on la voit coudre une blouse rouge qu'elle portera dans une habile scène de séduction alors que le jeune homme, distrait par la télévision, la fait asseoir près de lui.

La bonne volonté d'intégration de Dheepan s'affiche : « Ne mange pas avec les doigts ! » dit-il à Illayaal. Il entretient l'immeuble avec application, se construit une boîte à outils, répare l'ascenseur, salue tous ceux qu'il croise. Intégration aussi d'Illayaal qui va à l'école et, après une première scène violente, apprend à composer avec ses camarades et se fait même apprécier des enseignants.

Puis Yalini tente de fuir vers l'Angleterre. Dheepan, qui envisageait déjà un mariage (il lorgnait les bagues dans la vitrine d'un bijoutier), la ramène depuis la gare voisine et en reste anéanti. Installé, solitaire, dans les locaux techniques de son immeuble, il 'mange avec les doigts', et exprime par là non seulement son renoncement à s'intégrer dans la société, mais aussi son retour à ses anciennes pratiques, prélude de son recours à la violence.

#### Hors-champ de la violence

Dans la folle montée d'escalier de Dheepan pour sauver Yalini, prise en



otage, la caméra ne montre que les marches de l'immeuble. On entend des coups de feu, on sait que les adversaires sont éliminés puisque Dheepan continue son ascension, mais le spectateur ne peut qu'imaginer l'état de l'ancien Tigre déchaîné. Parvenu près de la jeune femme, dans une étreinte il s'étonne devant tant d'hémoglobine. Yalini répond : « C'est ton sang ! » On comprend alors qu'il est blessé à mort et que, sur une musique douce, à nouveau ironique, faisant pendant au Vivaldi du début, il rêve à ce qu'aurait pu être leur vie, en Angleterre, dans un cottage autour d'un barbecue, avec un nouveau bébé et des amis de toutes les couleurs.

Jacques Audiard reste muet sur les interprétations possibles de son film : « Moi je fais de la fiction » dit-il pour se défendre d'être documentaire sur les cités de banlieue. *Dheepan* est un film riche, habile et évocateur. Ses rébus sont un défi.

Nicole Vercueil



## Une Palme d'or aberrante **CONTRE**

**CHAMP**

Quel singulier aveuglement que celui d'attribuer la Palme d'or du Festival de Cannes 2015 à ce film racoleur et opportuniste.

Ce *blockbuster* sans envergure mais prétentieux, qui surfe avec simplisme sur les préoccupations du moment - inquiétantes migrations et insécurité des banlieues - dans le but évident de permettre à son réalisateur d'en tirer les bénéfices que l'on sait !

Bien que plus approprié à la construction d'une série, il est cependant difficile au départ d'imaginer un scénario de film plus pertinent et des héros plus contemporains que ces migrants politiques, dont on suit l'installation pleine de bonne volonté dans une banlieue parisienne à haut risque, avec pour faire bonne mesure l'attrait d'une réflexion sur le statut de la famille dans notre monde troublé.

Trois Tamouls du Sri-Lanka, un homme, une femme, et une fillette, qui ne se connaissent pas sont réunis par la détresse de la guerre dans un camp de réfugiés. Ils se laissent suggérer de feindre de former une famille pour fuir la guerre civile et augmenter leurs chances d'obtenir refuge en territoire français et débarquent ainsi dans une cité chaude de la banlieue parisienne.

Dans une première partie dont l'approche est presque documentaire, l'homme, oubliant sagement son expérience guerrière, assume avec zèle le rôle de gardien d'une barre d'immeuble ; la femme effectue avec docilité un travail d'aide ménagère ; cependant que l'enfant fréquente une classe d'adaptation à l'école.

De fait à ce stade on pourrait croire à une fiction nourrie de réalité et délicatement agrémentée de quelques échappées dans l'imaginaire rétrospectif des protagonistes. Audiard paraît ainsi endosser les points de vue de ces arrivants sur un pays étranger et, qui plus

est, une piste sentimentale paraît se dessiner puisque ce faux couple pourrait devenir vrai, et cette juxtaposition de solitudes constituer avec la fillette une famille pour de bon.

### Du gentil docu-fiction... à l'esbrouffe testostéronée !

Puis soudain, et de façon spectaculaire, le film bascule dans le polar d'action, un cinéma de genre dopé à l'hormone mâle. Dès lors c'est un tableau caricatural de la banlieue qui nous est proposé - bandes, dealers et leur caïd, trafics, coups de feu -, transposition quasi mythique qui s'écarte délibérément du réalisme mais qui, dans ce registre de la fiction, ne convainc pas plus que le faux documentaire initial. Ce grand cinéma démonstratif qui se prétend scandaleusement apolitique, et qui n'est en fait ni réaliste ni documentaire ni social, ce cinéma à l'esbrouffe, dérape alors dans un ridicule délire de série B dépourvu de toute créativité, et de toute signification. Et c'est un tableau de la France des banlieues convenu,

archétypal, schématique, qui nous est proposé, lieux soumis à la loi des dealers, où la police ne met plus les pieds et où la République ne peut plus rien pour protéger les habitants.

Reste alors, pour pacifier la cité, le seul recours au justicier tamoul qui redevient le guerrier qu'il a du être pendant la guérilla dans son pays, avec les clichés de son comportement machiste à la Rambo, exaltant une virilité agressive et partant pour nettoyer au karcher la racaille des banlieues en se lançant hystériquement dans un flingage tous azimuts. Ce valeureux exploit lui vaudra d'être autorisé *in fine* à quitter (expulsé ?), avec sa famille devenue enfin authentique, une France où le réalisateur nous laisse entendre qu'aucune intégration n'est possible, pour une Grande-Bretagne fantasmée idyllique dont rien ne laisse penser, hélas, qu'Audiard ait eu l'intention de la décrire avec la moindre ironie.

Jean-Michel Zucker

Antonyhasan Jesuthasan dans *Dheepan*



L'idée centrale de consacrer le thème du séminaire Pro-Fil à la liberté d'expression au cinéma, au 'cinéma qui dit NON', vient de l'indignation qu'ont provoquée les assassinats de journalistes et caricaturistes de *Charlie Hebdo* dans notre pays en janvier 2015. Ni l'intolérance, ni la répression, ni la crainte qu'elle inspire ne peuvent endiguer la tendance toujours plus pressante de défendre un cinéma libre, celui qui cherche avec audace à explorer les sujets et thèmes de société qui seraient interdits par les pouvoirs idéologiques en place.

## Une problématique française

### Colonialisme, 'collaboration', guerre d'Algérie

Trois films ont retenu notre attention, permettant d'évoquer trois domaines, trois questions douloureuses de notre Histoire : la période coloniale (qui a couvert environ un siècle) ; l'occupation de la France lors de la deuxième Guerre mondiale ; la révolte armée des nationalistes algériens qui a provoqué la guerre d'Algérie (1954-1962).

#### Le colonialisme, sujet tabou

Le court-métrage *Les Statues meurent aussi* de Chris Marker et Alain Renais (1950-1953), Prix Jean Vigo en 1954, avait été commandé par *Présence africaine*. La première partie est consacrée à 'l'art nègre' et à la description par de fortes images de la culture d'un peuple,

Delphine Seyrig dans *Muriel ou le temps d'un retour*



source de vie et de mort. De la vision artistique et poétique, on passe dans la deuxième partie à une dénonciation de la colonisation, où les exigences commerciales succèdent aux exigences religieuses. Le film fut interdit par la censure jusqu'en 1968, les réalisateurs ayant refusé de refaire le montage.

#### La France sous Pétain, où est la vérité ?

Tourné en 1969-1970, suite à une commande de la télévision publique, *Le Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophüls (fils du grand Max Ophüls) se voulait une chronique d'une ville française sous l'occupation allemande (Clermont-Ferrand). Refusé par son commanditaire sous prétexte qu'il donnait 'une vision négative' de la population française,

ce documentaire de quatre heures constitue la première plongée cinématographique dans la mémoire collective française. Basé sur de nombreux témoignages, il ne s'agit pas d'un simple collage de documents et d'interviews, mais d'un véritable récit dramatique et passionnant.

Contre une idéologie officielle qui ne faisait état

jusqu'à là que des faits de Résistance, le réalisateur met l'accent sur des comportements quotidiens plus ambigus à l'égard de l'occupant. La Française (Simone Veil) est heurtée, mais aussi le Parti communiste français (Jacques Duclos) ! Au centre d'une polémique franco-française, l'ORTF ne programmera pas le film. L'interdiction tombera en 1981. Entre-temps, le film fit une bonne carrière dans les salles de cinéma.

#### La torture en Algérie, comment en parler en 1963 ?

Le troisième long métrage d'Alain Resnais, *Muriel ou le temps d'un retour*, a pour thème les retrouvailles d'Hélène, une femme veuve et encore belle, et de son ancien amant, nettement plus vieux qu'elle, être falot en fuite devant la vie. Les souvenirs encombrant le présent des personnages. En particulier, Bernard, le beau-fils d'Hélène, est hanté par le souvenir d'une femme du nom de Muriel. Insaisissable, il ne répond pas à sa mère concernant son identité, quand, soudain, sans transition, apparaît sur l'écran un film d'amateur, aux images incertaines d'un groupe de militaires en opération dans le djebel. C'est le commentaire de Bernard qui, en voix *off*, évoque l'arrestation et la torture à mort de Muriel, femme fellagha. Rien de plus banal que ce film super 8...

Pour la première fois, un cinéaste évoque la torture en Algérie, sujet tabou qui sera sur la place publique beaucoup plus tard dans notre pays. La censure n'a pas réagi. Insérée au beau milieu du film, une séquence à sa manière dit NON !

Alain Le Goanvic

## Critique des institutions

### Le prof et le prêtre

Trop vaste était le sujet des institutions pour être décliné dans son ensemble pendant ce séminaire (justice, médecine, police, armée etc.). Nous nous sommes ainsi limités à deux d'entre elles, particulièrement marquantes, l'École et l'Église.

De nombreux films sont consacrés à l'École. La plupart en donnent une image très positive, soit qu'ils s'attachent à sa mission de formation et d'intégration, soit qu'ils en parlent avec l'attendrissement que l'on porte au vert paradis de l'enfance. Je cite au hasard : *Les choristes*, *Le cercle des poètes disparus*, *Être et avoir*, *Sur le chemin de l'école*, *L'élève Ducobu*, *Harry Potter* etc. etc.

#### If et Zéro de conduite

Mais au sein de ce blanc troupeau de moutons bêlant, il en est de noirs qui résistent bruyamment à la tonte. Minoritaires, leurs voix discordantes ne s'en dégagent que davantage du chœur à l'unisson.

J'en ai retenu deux, particulièrement représentatifs de la contestation musclée et talentueuse de l'institution scolaire. Le premier c'est *If*, du cinéaste britannique Lindsay Anderson, film sorti en 1968 et Palme d'or à Cannes en 1969.

Le second est un grand classique du cinéma français : *Zéro de conduite* de Jean Vigo, film maudit par excellence, puisque, réalisé en 1933, il fut censuré après une projection unique et dut attendre 1945 pour être enfin visible en salle. Vigo était mort depuis onze ans.

Les deux films suivent un peu le même déroulement : celle d'une année scolaire dans un pensionnat à poigne. A mesure que les jours passent, les brimades de la hiérarchie deviennent insupportables, la colère des élèves grossit, un complot se trame, et la révolte éclate à l'occasion de la fête de fin d'année de l'école.

*If* se déroule dans un collège privé anglais. Blazer et cravate, prières avant le coucher et messes dans la cathédrale.

Mais derrière la façade, une discipline féroce reposant sur la délégation de

l'autorité à quelques élèves plus âgés, les *whips*, qui jouissent de l'impunité la plus totale. Objectif : forger l'élite de la société britannique, les élèves étant eux-mêmes des enfants de cette élite.

Pas de message dans le *Zéro de conduite* de Jean Vigo, mais un jeu de massacre libertaire, poétique et surréaliste dont la cible est le personnel enseignant d'un petit collège-pensionnat de province dans les années 1930. Jeu de massacre, mais aussi feu d'artifice visuel, car ce film ajoute à la critique virulente d'une institution scolaire liberticide une forme cinématographique qui est un pied de nez permanent à l'académisme du cinéma 'produit'.

#### L'Église et Théorème

Il existe de nombreuses œuvres cinématographiques qui s'en prennent violemment à l'Église. On peut ainsi en trouver qui condamnent l'institution religieuse pour son mépris de ses propres valeurs, avec par exemple des films comme *Philomena* de Stephen Frears (2013), *Magdalena Sisters* de Peter Mullan (2002), *La religieuse* de Jacques Rivette (1967), *Dies irae* de Carl Th. Dreyer (1943), et j'en oublie. On peut aussi s'intéresser aux films qui portent sur la statue figée d'une institution embaumée dans ses dogmes un regard en lampe à souder qui fait fondre la cire et provoque les accusations de sacrilège ou de blasphème. Les deux exemples les plus connus sont *Je vous salue Marie* de Jean-Luc Godard (1985) et *La dernière tentation du Christ* de Martin Scorsese (1988).

J'ai préféré toutefois axer l'essentiel de cette présentation sur un film profondément subversif dans son analyse de la manifestation du divin dans la vie des hommes. Je veux parler de *Théorème*, de Pier Paolo Pasolini, sorti en 1968.

Le film se construit sur une hypothèse que Pasolini explicite ainsi : si le sacré se manifestait à nouveau dans le monde, il bouleverserait l'ordre linéaire et pro-

fane qui s'est affirmé à travers l'idéologie bourgeoise, et pourrait dévoiler combien la vie de l'homme est aliénée. Ainsi l'introduction d'un élément anticonformiste, capable d'exercer une violence dans la société bourgeoise, provoque sa désagrégation.

Ici, cet élément est un jeune invité arrivant dans une famille de la riche bourgeoisie milanaise. Il exerce sur ses membres une fascination irrésistible qui les oblige à coucher avec lui : successivement, la bonne, le fils, la fille, la mère et le père, y passent si je puis dire. A la suite de ce choc amoureux et du départ du jeune séducteur, chacun des protagonistes tombe dans une angoisse existentielle et s'engage dans une vie totalement transformée et hors des normes.

#### Du rire au vitriol

Bon, tout cela est assez loin de l'esprit *Charlie Hebdo* de ce séminaire. Un peu de vitriol redynamisant s'impose.

On va le trouver chez Luis Bunuel, avec une injection de son *Simon du désert*, cet ermite qui vit au sommet d'une tour en plein désert, et pratique l'abstinence, la prière, la charité, et se mortifie à qui mieux mieux. Mais c'est sans compter avec le Diable, qui ne peut tolérer la sainteté, et lui envoie... Sylvia Pinel, le sein nu dans un cercueil glissant sur le sable.

Et, dernier coup de rire pour la route, la séquence du défilé de mode ecclésiastique dans *Fellini Roma* de Federico Fellini. Cela dure huit minutes, et cela fait du bien pour le reste de la journée.

Jean Lods





## To Be or Not to Be

Film de Ernst Lubitsch, Etats-Unis 1942, 1h39, N&B

La fameuse tirade d'Hamlet a inspiré, de 1916 à 2000, sept films. Celui de Lubitsch les éclipse tous. Il sortit en France juste après la guerre sous le titre *Jeux dangereux*, mais seulement en 1960 pour l'Allemagne fédérale !

**E**rnst Lubitsch est né en 1892, à Berlin, dans le milieu boutiquier juif. A la fin des années 1910, il est 'Le' grand cinéaste allemand à succès. Il sera l'un des rares cinéastes européens de l'entre-deux-guerres à émigrer volontairement. *L'opinion publique* de Charles Chaplin (1924) va contribuer à l'évolution de son style (la 'Lubitsch's touch') caractérisé entre autres par de brillantissimes scénarios. Ce film vient en quelque sorte couronner un parcours américain placé sous le signe du raffinement stylistique où Lubitsch, contrairement à une tenace idée

reçue, s'intéressera régulièrement aux événements internationaux qui déchirent l'Europe des années 30 et 40.

### Argument et signification

En 1939, dans un théâtre de Varsovie, un jeune lieutenant aviateur quitte chaque soir sa place pour filer dans la loge de la belle Maria Tura (la très célèbre actrice Carole Lombard) dès que Joseph Tura, le mari, attaque le grand monologue de *Hamlet*, « To be or not to be... ». Le contexte de cette comédie hautement loufoque est cependant inquiétant, car les Allemands ont envahi la Pologne et

le jeune lieutenant aviateur, parachuté de Londres, entraîne toute la troupe dans un jeu dangereux pour sauver juifs et résistants.

Le film, réalisé en novembre et décembre 1941, sort sur les écrans le 6 mars 1942 aux Etats-Unis. S'il est aujourd'hui perçu comme l'autre grande comédie sur le nazisme, avec *Le dictateur* que Chaplin tourna entre 1938 et 1940, il fit scandale au moment de sa sortie en raison de ce qu'on considéra comme son mauvais goût : Lubitsch dut même présenter des excuses à la Pologne !

En effet, la guerre fait rage ; en 1942, son issue est loin d'être certaine, alors que les nazis sont montrés ici comme des clowns presque inoffensifs

et dérisoires et que le but du film est de les ridiculiser, eux et leur *Führer*, en multipliant les scènes à double sens !

Dans un mélange incroyable de suspense et de rire, la mécanique satirique de Lubitsch atteint une à une toutes ses cibles : la vanité infinie des acteurs, le petit ballet éternellement recommencé de l'infidélité conjugale, et surtout la monstruosité et l'imbécillité sans borne des dignitaires nazis.

Ce film fait néanmoins partie de ce qu'on qualifie aujourd'hui de 'films d'effort de guerre' qu'Hollywood produisit régulièrement à partir de 1939 (date de réalisation de *Les aveux d'un espion nazi*, d'Anatole Litvak, le premier film du 'genre') afin de pousser l'Etat américain à s'engager dans le conflit.

### Du théâtre dans le théâtre

C'est à travers le prisme du théâtre que Lubitsch, en confrontant comédiens de seconde zone et officiers nazis, va s'employer à déconstruire le grand spectacle national-socialiste. C'est la topographie même de l'univers théâtral que le cinéma va sans cesse redistribuer, pour créer une dramaturgie où l'incertitude entre le théâtre et la vie offre à l'auteur la possibilité de créer un véritable suspense humoristique.

Le film constitue pour lui un retour à la farce telle qu'il l'avait pratiquée en Allemagne. Il ne s'agit néanmoins pas de tourner en dérision des événements tragiques, mais d'en opérer une relecture grotesque sur le mode du 'théâtre dans le théâtre' (procédé éminemment shakespearien) où ce que l'on pensait être vrai se révèle faux et inversement. L'alternance d'impasses toutes plus angoissantes les unes que les autres, et d'inversions continues d'issues toutes aussi surprenantes face au pire, représente une quintessence d'humour juif au cœur des sombres années 1940.

Jean-Michel Zucker

Jack Benny et Carole Lombard dans *To be or not to be*



## Le maccarthysme

### Chasse aux sorcières au pays des libertés

La politique anticommuniste, instaurée en pleine guerre froide par le sénateur Joseph McCarthy en 1947, est un épisode peu glorieux de l'histoire des Etats Unis.

La triste 'chasse aux sorcières' sévira jusqu'à la fin des années soixante, bien au-delà du mandat du sénateur. L'un des épisodes les plus tragiques demeure la condamnation des époux Rosenberg, accusés d'espionnage au profit de l'URSS et exécutés en 1953.

#### Le monde du cinéma particulièrement touché

La première 'liste noire' d'Hollywood paraît en 1947. Dix-neuf personnalités d'Hollywood suspectées d'appartenir au parti communiste, scénaristes, producteurs, acteurs, sont convoquées par la sinistre HUAC, la Commission sur les activités anti-américaines. A ceux qui figuraient sur ces listes noires les studios refusaient du jour au lendemain tout emploi.

Sauf si le suspect acceptait de se soumettre aux exigences du tribunal :

donner des noms. Pour retrouver un emploi, il devait déposer un 'témoignage à huis clos', en tant que 'témoin amical'. Le délateur recevait alors des félicitations citoyennes : il était un bon Américain.

Sur les dix-neuf, seuls dix furent entendus. Appelés les 'Dix d'Hollywood', ils refusèrent de répondre à la question de leur appartenance au parti communiste. Ils furent inculpés pour outrage par le Congrès puis condamnés à des

peines de prison. Des artistes comme Bertolt Brecht, Charlie Chaplin et Orson Welles durent quitter les Etats-Unis. Plus de 300 artistes ont été boycottés par les studios.

Il faut rendre hommage au comité de soutien aux victimes du Maccarthysme, porté en particulier par John Huston, Humphrey Bogart, Lauren Bacall, Frank Sinatra.

Françoise Lods



Robert de Niro dans *Liste noire*

## La liste noire

### *Guilty by Suspicion* (1991, \**Présumé coupable*) de Irwin Winkler

L'action se situe à Hollywood en septembre 1951. Après un voyage en Europe, David Merrill (Robert de Niro) revient aux Etats-Unis. Impatient d'y réaliser son film, il se rend à la Fox où l'attend le célèbre producteur Zanuck. Mais celui-ci a une très mauvaise nouvelle : David est convoqué devant la redoutable Commission des activités anti-américaines.

#### Trois extraits

Premier extrait : David Merrill est un jeune réalisateur reconnu : complet élégant, allure décontractée, lunettes de soleil et voiture décapotable. Toutes les portes s'ouvrent devant lui. Coup de théâtre : Zanuck lui glisse une carte de visite et l'enjoint à consulter un grand

avocat, spécialiste du blanchiment des noms *blacklistés*, dont il fait partie aujourd'hui.

Deuxième extrait : le grand avocat reçoit David, abasourdi, dans une petite chambre d'hôtel aux stores baissés : « Pour vous protéger de la rumeur. » David comprend vite que ses dénégations ne serviront à rien. Ce qu'on attend de lui, c'est qu'il donne des noms, en tant que 'témoin amical' bien sûr. Indigné, David s'insurge : « Et ils perdront leur travail ? — Nous ne sommes pas une agence pour l'emploi. »

Troisième extrait, février 1952 : comparution devant la Commission. La séquence est magnifique, qui nous montre David face à ses juges dans une immense

salle bondée et survoltée. Filmé en plongée, il est assis face à toute une brochette d'hommes de loi et de juges agressifs qui veulent le déstabiliser par un flot de questions. Ils auront le dernier mot, certes, mais David résiste, se refuse à toute lâcheté. « Honte à vous ! » hurle-t-il en quittant la salle.

#### Générique de fin

Carton :

« Des gens comme David et sa femme ont été condamnés à des peines de prison. Ils ont perdu leurs amis, leurs biens et il leur a été interdit de gagner leur vie. Ce n'est qu'en 70 que ces hommes et ces femmes se virent réhabilités. »

Françoise Lods

## Une leçon de déontologie

*Good Night and Good Luck* de George Clooney, 2005

**G**eorge Clooney, né en 1961 d'une reine de beauté et d'un journaliste audio-visuel, eut la télévision comme babysitter. Le deuxième long métrage réalisé par ce célèbre acteur témoigne de son ferme engagement social et politique. Le discours d'Edward Murray qui ouvre et ferme le film montre quel est son sujet principal : la responsabilité civique et éducative des médias. Je situerai d'abord le contexte historique et politique, et conclurai sur un style par lequel la forme épouse le fond.

### Le maccarthysme

Quatre épisodes de cette maladie politique sont présentés : contre une employée du Pentagone et contre Murrow lui-même, les attaques directes du sénateur de l'Illinois, et, conséquence du climat haineux qu'il avait stimulé, celles du Pentagone contre un officier, et d'un journaliste contre un collègue de Murrow. Toutes injustes - mais on notera que ce n'est pas son anticommunisme

exacerbé qui est reproché à McCarthy, mais ses entorses au droit des Américains à une accusation 'honnête'. Faut-il rapprocher ce combat de la situation récente ? Actuellement, certains journalistes US paient chèrement leur refus de citer une source...

### La responsabilité des médias

Prononcé cinq ans après l'épisode McCarthy, le discours de Murrow lors d'une réunion-hommage à ce grand journaliste est un plaidoyer pour une télévision 'éducative'. Il insiste sur la perte de cohésion sociale qui résulte de l'obsession du divertissement et du refus d'évoquer la société et son devenir.

A l'appui de cette leçon 'scolaire', Clooney montre l'individuel pour démontrer le général, par les images du travail des journalistes, de leurs débats sur les limites de leur discours : par exemple la 'neutralité' doit-elle conduire à défendre l'indéfendable ? L'objectivité est illustrée de contre-

exemples : le cas Hollenbeck, où l'icône Murrow abandonne un collègue désespéré – foire de l'hagiographie ! – et le cas Liberace, émission *people* à rebours des principes professés. Enfin la mise au placard de Murrow et Friendly après leur 'victoire' sur McCarthy montre le courage derrière l'honnêteté.

Le N&B, indispensable pour la continuité avec les archives montrant McCarthy en action, solennise aussi le propos, et nous plonge, comme la musique de jazz et les omniprésentes cigarettes, dans l'époque 1950. Ce film passionnant est aussi très *sérieux*, fait de mots et d'idées, mais riche de personnages vivants et d'un suspense 'documentaire'. Clooney se concentre sur son sujet : on ne sort pas des locaux de la télévision (où a pénétré certes le groupe musical de Diana Reeves !) ni de leur obscurité enfumée, sauf à l'occasion des images d'actualités d'époque.

Jacques Vercueil

## Wadjda

de Haifaa Al Mansour (Arabie saoudite 2012, 1h37)

**N**ous avons aussi voulu rendre hommage à ce premier long-métrage d'une femme saoudienne, entièrement tourné avec des acteurs saoudiens en

Arabie saoudite. Certes, ce film n'y sera pas projeté : depuis les années 70 il n'y a plus de salles de projection dans le pays. Les projections publiques sont interdites.

Par contre il y a des loueurs de DVD – seuls les hommes, bien sûr, ont le droit de louer.

Le film raconte l'histoire d'une fillette de 11 ans qui s'est mis dans la tête d'acquérir un vélo pour faire la course avec son copain Abdullah. Mais il se trouve que, dans ce pays-là, les femmes n'ont même pas le droit de sortir seules dans la rue. Encore moins d'enfourcher une bicyclette :

« Quand une fille fait du vélo, ensuite elle ne peut plus avoir d'enfant »...

Les fillettes apprennent à lire le Coran, surtout les 'sourates des femmes' qui remercient

Allah d'avoir créé les femmes pour le plaisir des hommes. On leur dit de parler doucement : un homme pourrait entendre leur voix ! Elles doivent rester chez elles : des hommes pourraient les voir ! Or il n'y a aucun risque : les hommes n'entendent rien d'autre que leur propre voix, et ne voient qu'eux-mêmes. C'est le royaume des femmes invisibles, entièrement drapées de noir, des femmes réduites au silence.

### Sélectionné à Venise en 2012

Le film a fait le tour des festivals. Il n'apparaît jamais comme un réquisitoire contre le fondamentalisme ou la polygamie en vigueur dans ce pays, mais bien plutôt comme une question obstinée, insidieuse, subtilement posée : pourquoi ce hiatus entre l'évidente modernité du cadre de vie des Saoudiens d'aujourd'hui, et l'archaïsme des esprits ? Entre la richesse de l'avoir et la misère de l'être ?

Françoise Lods

Waad Mohammed dans *Wadjda*





## Hommage à Panahi

Cinéaste iranien, né en 1960

**V**oilà un cinéaste empêché de s'exprimer librement par son art. Ses films, dont *Le cercle* (2000), *Sang et or* (2003), *Hors-jeu* (2006), *L'accordéon* (2010) tournés dans des conditions précaires, ont tous été interdits par les autorités iraniennes. Motif : ils donnent une mauvaise image de l'Iran. Panahi a été condamné à six ans de prison (pour participation à des rassemblements et propagande contre le régime) et interdit de réaliser des films pendant vingt ans ! Ses deux derniers films, tournés dans la clandestinité et transmis en Occident dans des conditions rocambolesques, témoignent de sa volonté obstinée de sauver la liberté d'expression. « L'essence révélatrice de l'art aide l'artiste à vaincre les problèmes, mais aussi à transformer toutes limitations en

sujet de travail ». Cette déclaration se trouve parfaitement illustrée par *Ceci n'est pas un film* (Festival de Cannes 2013) et *Taxi Téhéran* (2015).

### **Ceci n'est pas un film : un témoignage poignant**

Le cinéaste est dans son appartement, assigné à résidence. Il se filme, il est dans sa chambre et demande à son ami de venir le voir « pour ce que tu sais ». Celui-ci est caméraman mais aussi cinéaste (Moitaba Mirtahmasb). Il va vivre avec Panahi une expérience unique. « Il n'est pas interdit de lire un scénario, ou d'être acteur » et son ami le filme dans une auto-mise-en-scène, poignante, et non dénuée d'humour. Dépressif (Panahi apprend que sa condamna-

tion sera confirmée en appel), mais pas abattu, l'artiste nous démontre « les merveilleuses possibilités du cinéma d'aujourd'hui (qui) ne laissent aucune excuse aux cinéastes sans production ». Film très construit, art de la mise en scène, séquences fluides et vivantes, caméra et portable en miroir... Que restait-il à un cinéaste qui n'a plus le droit de filmer ? **FILMER.**

Alain Le Goanvic

Jafar Panahi dans *Taxi Téhéran*



## Taxi Téhéran

Film de Jafar Panahi, Iran 2015, 1h22

**O**na beaucoup parlé du courage et de l'intelligence assez extraordinaires qu'il a fallu à Jafar Panahi pour tourner ce film et le faire sortir au nez et à la barbe – en Iran le mot s'impose ! – des autorités de son pays. Au-delà de cet aspect, et déjà en tant que film, *Taxi Téhéran* est tout à fait remarquable et passionnant.

Déjà parce qu'il est constitué d'un tissu assez incroyable de fictions et de documentaires qui, tous à leur manière, témoignent de l'Iran et en même temps posent la question de la frontière entre vérité et fiction.

Ensuite, et c'est ce qui me frappe le plus, parce qu'il est en premier lieu un film sur le cinéma, sur le fait d'enregistrer ce qui se passe, de mettre en mémoire la réalité pour en garder la

trace : on ne peut qu'être frappé du nombre incroyable de caméras que l'on voit dans ce film et qui y jouent

un rôle d'acteurs au même titre que ceux qui les utilisent ou ceux qu'elles

filment. Et dans un certain sens elles sont vivantes, puisqu'elles gardent la mémoire des vivants.

### **Des caméras comme acteurs**

Deux moments à ce sujet me paraissent exemplaires. Le premier est celui où la nièce de Panahi parle de ce qu'il faut pour faire un film 'diffusable'. Le début de cette scène est consacré à l'énoncé - assez délectable - des critères requis pour qu'un film soit ainsi béni par les autorités : respect du voile et de la décence islamiques, aucun contact entre homme et femme, pas de noirceur, pas de violence, pas de cravate pour les personnages positifs, pas de prénom persan pour les personnages positifs, préférer les prénoms de prophètes, ne pas aborder de questions politiques ou économiques, utiliser son bon sens pour gérer le moindre problème, et se censurer soi-même. « A vous de voir ».

On va ensuite assister à une accumulation incroyable de regards successifs et de films successifs pris par trois caméras : il y a d'abord celle du film central, de *Taxi Téhéran*, par rapport à laquelle Panahi est à la fois acteur et caméraman ; il

y a aussi une caméra extérieure au taxi, un vidéaste filmant un couple de jeunes mariés ; il y a enfin la petite caméra de la nièce de Panahi qui, nous faisant passer d'un film à l'autre, filme alternativement son oncle et un jeune garçon extérieur dont elle espère qu'il pourra être le héros 'positif' de son film 'diffusable'.

Quant au second moment, c'est celui de la fin du film. C'est cet instant où le regard de la caméra enregistre en plan fixe tout ce qui se passe devant le pare-brise de la voiture de Panahi arrêtée devant une barrière après avoir longtemps roulé dans un dédale de rues étroites. Surviennent alors deux inconnus sur une moto. Ils disparaissent du champ. On entend des bruits d'effraction. Peu à peu, à mesure que la caméra est arrachée, l'image se voile, le noir gagne l'écran. Magnifique et tragique métaphore de la mort brutale du cinéaste. Mais il reste la carte mémoire, ce qui y est enregistré est sauvé, et c'est là tout le message du film.

Jean Lods

**Un film sur le cinéma**

# Ces prophètes qui disent NON

## La prophétie biblique comme contre-pouvoir.

Dès le début, les prophètes s'opposent à la royauté. Au principe même d'un pouvoir central en général, et aux rois qui abusent de leur pouvoir en particulier.

Quand les Israélites demandent un roi, Samuel met en garde le peuple. Il leur dit :

« Voici quel sera le droit du roi qui régnera sur vous. Il prendra vos fils, et il les mettra sur ses chars et parmi ses cavaliers, afin qu'ils courent devant son char ; il s'en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante, et il les emploiera à labourer ses terres, à récolter ses moissons, à fabriquer ses armes de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles, pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. Il prendra la meilleure partie de vos champs, de vos vignes et de vos oliviers, et la donnera à ses serviteurs. Il prendra la dîme du produit de vos semences et de vos vignes, et la donnera à ses

serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, vos meilleurs bœufs et vos ânes, et s'en servira pour ses travaux.

Il prendra la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes serez ses esclaves.<sup>1</sup> »

### Même David

Même un roi aussi puissant et célébré dans l'histoire d'Israël comme LE roi par excellence, David, doit se soumettre aux harangues de Samuel. David avait des vues sur la femme d'Urie, Bethsabée. Alors, roi qu'il est, il l'envoie chercher et la met enceinte. Ensuite, il envoie Urie à la guerre en précisant à son chef de campagne de le placer en première ligne. Urie tombe au combat et David prend Bethsabée pour femme, une de plus.

Le prophète Nathan se dresse alors contre David et, dans une parabole pédagogique, lui annonce le châtement divin<sup>2</sup>. Mais, comme David craint Dieu, il demande pardon – et Dieu lui pardonne. Passons sur le fait que la Bible raconte que Dieu fait mourir l'enfant né de cette union comme punition substitutive – à l'époque on croyait en ce genre de justice immanente. Ce qui me semble intéressant ici, c'est qu'un prophète ne craint pas de dénoncer une conduite coupable, même du plus grand.

Je disais que même David devait se soumettre au jugement du prophète – j'ai envie de dire que c'est parce qu'il le fait qu'il est célébré comme le plus grand des rois, même s'il n'est pas exempt de défauts.

### Jérémie

D'autres rois sont moins prompts à se soumettre aux remontrances. Les

prophètes en font régulièrement les frais. Ainsi, Jérémie est jeté dans une citerne pleine de boue pour avoir soutenu une autre idée sur la politique étrangère que le roi Sédécias<sup>3</sup>.

Jérémie avait prôné une soumission à Babylone, alors que le peuple espérait le salut du côté de l'Egypte.

Régulièrement, la désobéissance à la parole du prophète est mise en relation avec la punition du contrevenant. Nous l'avons vu au point de vue individuel avec David, c'est le cas également au niveau collectif : les revers de l'Histoire sont interprétés comme punition du peuple. Ainsi la destruction de Jérusalem. Dieu dit :

« Vous avez vu tout le malheur que j'ai fait venir sur Jérusalem et sur toutes les villes de Juda : elles ne sont plus en ce jour que ruines, et il n'y a plus d'habitants, à cause du mal qu'ils ont fait, parce qu'ils m'ont contrarié en allant offrir de l'encens et servir d'autres dieux qu'ils ne connaissaient pas, ni eux, ni vous, ni vos pères.<sup>4</sup> »

### La vérité prophétique

Là aussi on peut donc parler de justice immanente. Il nous est difficile aujourd'hui de la comprendre comme telle, surtout depuis Auschwitz. Mais il est bien question de justice, en vérité.

Qu'est-ce qui caractérise un prophète ? Qu'il voit clair – peut-être moins par inspiration directe que par discernement – et qu'il n'a pas peur de le dire, y compris à ceux qui détiennent le pouvoir. Et que la marche de l'Histoire lui donne raison. Ceux qui flattent l'opinion sont régulièrement dénoncés en tant que faux prophètes.

Clairvoyance, mise en question du consensus et de l'autorité, vérité – et si les cinéastes qui disent NON<sup>5</sup> étaient les prophètes du notre temps ?

Waltraud Verlaquet

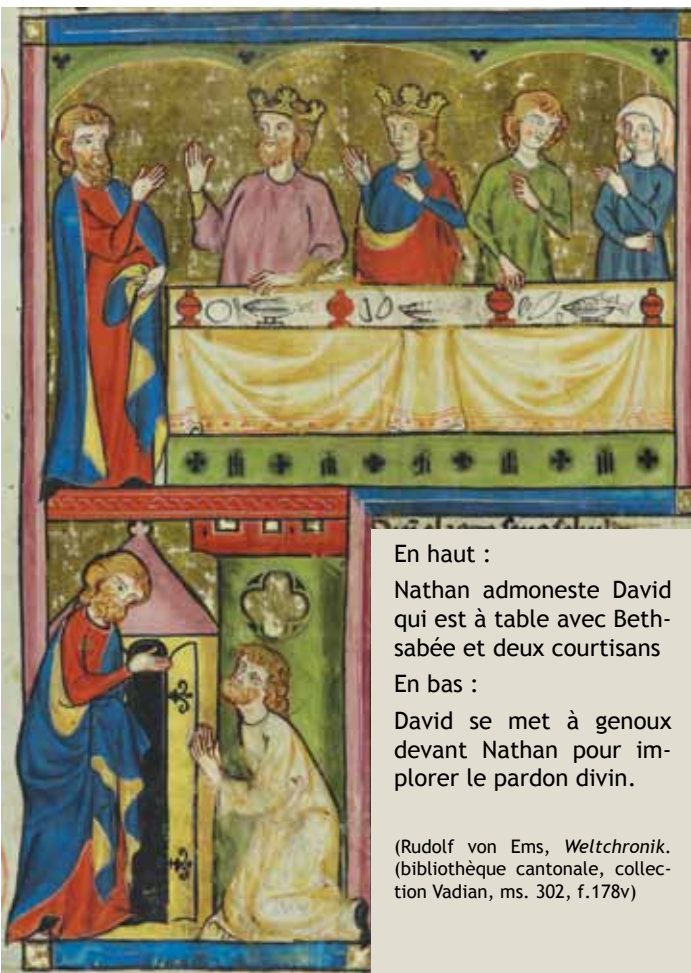
<sup>1</sup> 1 Sam. 8, 7-11.

<sup>2</sup> 2 Sam. 11.

<sup>3</sup> Jér. 37, 1-13.

<sup>4</sup> Jér. 44, 1-2.

<sup>5</sup> Cf. aussi VdP n° 21, dossier 'La création empêchée'.



En haut :

Nathan admoneste David qui est à table avec Bethsabée et deux courtisans

En bas :

David se met à genoux devant Nathan pour implorer le pardon divin.

(Rudolf von Ems, *Weltchronik*. (bibliothèque cantonale, collection Vadian, ms. 302, f.178v)

# Pourquoi aime-t-on un film ?

Quand les sciences cognitives discutent des goûts et des couleurs

Tel est le titre alléchant de l'ouvrage d'Alessandro Pignocchi\* qui ne peut pas laisser indifférents les cinéphiles, et tout simplement les habitués des salles obscures.

Les discussions après la projection se déroulent plus ou moins bien, entre ceux qui ont aimé un film et ceux qui l'ont mal reçu ou mal compris. On évoque alors volontiers « les goûts et des couleurs », faute de mieux comprendre l'origine de tels avis !



Comme l'auteur est chercheur en 'sciences cognitives', son approche s'attache à déceler les 'états mentaux' intentionnels du réalisateur et de son équipe, et le travail de reconstruction effectué par le spectateur.

## Les sciences cognitives... qu'est-ce donc ?

Elles regroupent un ensemble de disciplines scientifiques qui reposent sur l'étude et la modélisation de phénomènes aussi divers que : la perception, l'intelligence, le langage, le raisonnement. Elles sont au nombre de six :

philosophie, psychologie, linguistique, informatique, anthropologie et neurosciences !

Quels sont les mécanismes psychologiques qui sous-tendent l'appréciation d'un film se demande l'auteur. De là, à chercher un principe général, il n'y a qu'un pas, et l'auteur l'annonce :

« dès que nous regardons un film, nous attribuons, sans nous en rendre compte, des états mentaux au réalisateur : ses intentions, ses émotions, ses croyances, ses intuitions et ses envies. »

Ainsi, l'attitude profonde du spectateur serait de trouver partout dans le film l'intentionnalité du réalisateur : dans les personnages et leurs comportements, dans chaque plan, dans les mouvements de caméra, et même dans les raccords !

## Le film comme résultat d'un processus intentionnel

Le point important de la démonstration est que nous ne devons pas en rester aux conventions cinématographiques, qui sont simplement des outils. En fait, en plus des connaissances dont nous disposons (sur la création du film, le réalisateur, ses films précédents ou d'autres films), nous reconstruisons d'abord inconsciemment, les états mentaux du réalisateur et de son équipe (scénariste, chef opérateur, compositeur etc.).

C'est ce que l'auteur appelle le **modèle intentionnel**. Le travail d'analyse auquel il se livre pour étayer sa thèse est particulièrement intéressant : le début du *Voleur de bicyclette* (V. de Sica), certaines séquences de *Citizen Kane* d'Orson Welles (dont le suicide raté de Suzan), *Pierrot le fou* (J.L. Godard) etc.

## L'acte communicatif et ses fonctions

A vrai dire, la lecture de ce livre de presque 300 pages met en évidence que regarder un film

« est une activité apparentée à l'observation de personnages et la compréhension de ce (qu'ils) nous disent ».

Tout un travail qui est aussi celui de la vie courante, sociale et communicative. Un besoin général de comprendre, voilà ce qui nous motive dans le travail d'appréciation d'un film. Qu'entend-on par le terme 'acte communicatif' dans un film ? Le cinéaste – qui est un communicateur – a une intention informative (« informer quelqu'un de quelque chose ») et une intention communicative (avoir « l'intention de l'informer de quelque chose »). Et l'auteur choisit d'analyser la première séquence de *M le maudit* de Fritz Lang, En quelques minutes, le réalisateur nous donne tous les éléments informatifs d'un meurtre

(suite p. suivante)

\*Editions Odile Jacob mai 2015

|                           |  |   |         |
|---------------------------|--|---|---------|
| <b>Pro-Fil : adhésion</b> |  | Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents            |         |
| <b>Tarifs :</b>           | <b>avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier</b>                  |   |         |
|                           | <input type="checkbox"/> individuel : 35€                              | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 45€  |         |
|                           | <input type="checkbox"/> couple : 45€                                  | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 55€  |         |
|                           | <input type="checkbox"/> Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...) |   |         |
|                           | <b>avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique</b>            |   |         |
|                           | <input type="checkbox"/> Individuel : 25€                              | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 35€  |         |
|                           | <input type="checkbox"/> couple : 35€                                  | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 45€  |         |
|                           | <b>Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil</b>                        |   |         |
|                           | <input type="checkbox"/> individuel 20€                                | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 30€  |         |
|                           | <input type="checkbox"/> couple 30€                                    | <input type="checkbox"/> soutien à partir de 40€  |         |
|                           |  | Nom et Prénom :                                   |         |
|                           |  | Adresse :   |         |
|                           |  | Code Postal :                                     | Ville : |
|                           |  | Téléphone :                                       |         |
|                           |  | Courriel :  |         |
|                           |  | Signature :                                       |         |
|                           |  | Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil |         |
|                           |  | Pro-Fil   |         |
|                           |  | 7 l'Aire du Toit                                  |         |
|                           |  | 13127 VITROLLES                                   |         |





(suite de la p. précédente)

d'enfant en train de se préparer, faisant même apparaître comment les choix des lieux, des objets, des plans, des mouvements de caméra (celle-ci ayant le fonction de pointeur) concourent efficacement à nous mettre en communication avec les personnages imaginés par le cinéaste, grand créateur de formes !

Un autre exemple est donné avec *Psychose* d'Hitchcock, où la caméra s'attarde plusieurs fois sur l'enveloppe que Marion a posée sur une table, puis sur le lit. Il suffit d'un peu d'attention du spectateur pour mettre en relation Marion et cette enveloppe (qui contient l'argent que son patron lui a confié... qu'elle va détourner à son profit).

## Jeu de piste et découverte du processus de création

Le modèle intentionnel nous permet de faciliter l'accès à un film et d'en enrichir l'appréciation. Parcourir « les images et les sons à la recherche d'indices laissés par la démarche du réalisateur » relève d'un véritable jeu de piste, qui enrichit la perception du spectateur-analyste, développe son expérience. Sans parler du travail intense de la mémoire et des réminiscences du spectateur, qui conduit à des interprétations différentes !

## Conclusion

La recherche effectuée par l'auteur induit une méthode « normative de l'interprétation » des films. Selon lui, il y aurait lieu de rapprocher les sciences cognitives de la sociologie et de la philosophie de l'art. Pour ma part, je pense que l'approche décrite dans ce livre est une invitation à une plus grande rigueur dans les jugements que nous formulons sur les films.

Alain Le Goanvic

# Au revoir, Jacques

Jacques Charlier nous a quittés dans la nuit du 30 au 31 octobre. Il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-quinzième année. Tous les Profiliens qui sont allés au Festival de Cannes savent avec quelle générosité discrète – et depuis plus de quinze ans ! – Jacques créait du bonheur en organisant sur sa terrasse, le dernier soir du festival, une fête où étaient conviés tous ceux qui avaient œuvré autour du jury œcuménique.

Ce que faisait Jacques à travers ces soirées, c'était créer du lien, c'était tisser la soie de la rencontre. Sur sa terrasse, avec au-dessous de nous les lumières de Cannes et de sa baie, avec au-dessus de nous la coupole piquetée d'étoiles du ciel, c'était une part d'âme, une part d'amour qu'il venait offrir à chacun de ses convives.

Toujours élégant dans son smoking, l'extrémité de ses doigts joints et tendus glissés dans la poche de son smoking comme le faisait Maurice Ravel, Jacques possédait l'art de s'effacer tout en étant présent, et le talent de donner à ses invités le sentiment qu'il les connaissait depuis toujours même s'il venait de les rencontrer.

**... l'éternité de quelques moments de grâce que Jacques nous a donnés de connaître.**

Cela a duré jusqu'en 2014.

En 2015, pour la première fois, Jacques n'a pas eu la force d'organiser cette fête. Il n'en aura plus jamais la force maintenant. Mais je crois que longtemps encore, si, une nuit de fin de festival de Cannes, vous passez au bas du 85 avenue de Lattre de Tassigny vous entendrez des rires et des voix parfumer l'ombre autour de sa terrasse au dernier étage. Ne vous en alarmez pas, c'est l'inscription dans l'éternité de quelques moments de grâce que Jacques nous a donnés de connaître.

Jean Lods



Jacques Charlier au moment du festival de Cannes, mai 2013

Voir en ligne la vidéo où Jacques nous récite son poème préféré, *La chose*.



## Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros  
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil  
7 L'Aire du Toit  
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

## Marseille

### Le Samedi de Pro-Fil Marseille

aura lieu au Parvis des arts le 28 novembre sur le thème : 'Acteurs de cinéma / Spectateurs de cinéma, images d'une relation ambiguë'.

### Quartiers Nord

Pro-Fil Marseille avec l'association Accueil et rencontres a été agréé par la Préfecture des Bouches du Rhône pour cinq projections de films dans les quartiers nord de Marseille sur le thème 'Egalité, citoyenneté'.

### L'Etoile du Pilat

Le vendredi 27 novembre s'est tenue la première rencontre œcuménique de cinéma dans la commune de Pélussin (Loire). Le film des frères Dardenne, *Deux jours, une nuit*, mention œcuménique au Festival de Cannes 2014, avait été choisi d'un commun accord entre les communautés catholique et protestante des paroisses de Sainte Marie-entre-Rhône-et-Pilat et de Vienne-Roussillon-Saint-Vallier, mais la rencontre était ouverte à tous. Le CinéPilat de Pélussin hébergeait la soirée.

Deux animatrices, l'une catholique, professeur d'audiovisuel, et l'autre protestante, membre de Pro-Fil, épaulées par un journaliste lyonnais ont soutenu un débat avec une importante participation du public, fort riche en idées et découvertes.

## Dieulefit

Pour la première fois, nous avons apporté notre concours à la sélection et présentation des films du **Micro Festival du film historique** réalisé par l'association dieulefiteoise Patrimoine, Mémoire et Histoire qui s'est tenu fin novembre et dont le thème était 'La victoire de la liberté' au travers de six films et documentaires historiques.

**Le programme :** *Le camp de Thiaroye* d'Ousmane Sembène, *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, *L'esprit de 1945* de Ken Loach, *Le tombeau des lucioles* d'Isao Takahata, *Les survivants* de Patrick Rotman, *À la vie* de Jean-Jacques Zilberman.

## Nîmes

Ce groupe co-organise, le 2 décembre à 19 heures, avec la Maison du protestantisme, la rencontre autour du film *L'heureux sauvetage* en la présence de son réalisateur québécois Guillaume Tremblay. Il s'agit d'une enquête et une réflexion sur la spiritualité dans notre société aujourd'hui. Face à des événements d'une extrême violence où la religion est instrumentalisée, cet échange revêt un caractère des plus importants, nous semble-t-il, pour ausculter le cœur de notre monde.

## Présence Protestante sur France 2

### Vendredi 25 déc. 2015 à 10h

**Culte de Noël** en direct et en Eurovision de l'Eglise vaudoise de San Secondo di Pinerolo, conduit par le pasteur Claudio Pasquet.



### Dimanche 27 déc. 2015 à 10h

### Mag Bible n° 34

avec, entre autres :

- Thomas Römer, professeur au Collège de France, autour de la figure de Moïse ;
- et Jonathan Boulet, secrétaire général de l'Alliance biblique française.

[www.presenceprotestante.com](http://www.presenceprotestante.com)



## Les + sur le site

- « Etude réalisée pour la Cimade - Festival Migrants'scène 2015 » (Elizabeth Pérès) ;
- Les prix des jurys œcuméniques de Montréal, Miskolc, Varsovie, Mannheim, Varsovie, Leipzig et Kiev, ainsi que des jurys INTERFILM de Venise et Lübeck, et le prix Pro-Fil de Montauroux ;
- « Anniversaire à La Ciotat » (Nicole Vercueil, Jacques Vercueil) ;
- 20 billets d'humeur sur les films du CINEMED ;
- Les émissions radio « Ciné qua non » du 23 septembre, 21 octobre 2015 et 18 novembre 2015, ainsi que « Champ/contrechamp » du 22 septembre 2015, 27 octobre et 24 novembre 2015 ;
- « Sans commentaire, le choc du 23<sup>ème</sup> festival russe de Honfleur » (Françoise Wilkowski-Dehove).

## Faculté de Montpellier

Les cours à la faculté de Montpellier, 'Théologie et Cinéma', de l'année 2014-2015 s'adressaient aux étudiants de deux années, licence 3 et master 1. La faculté n'a donc pas jugé opportun de le reconduire cette année. Pour ne pas perdre le fil tout de même, deux projections sont organisées durant l'année 2015-2016, s'adressant cette fois aux étudiants en master pro, projections pour lesquelles les Profiliens sont également invités. Lors d'une première séance (17 nov.) a été projeté le film qui a gagné le prix Pro-Fil à Montauroux, *Les hommes qui sauvent le monde* de Liew Seng Tat (film non distribué en France). La prochaine séance aura lieu le 13 avril 2016.

### Crédits photo

p. 1 : © KANIBAL FILMS DISTRIBUTION  
p. 3 : © 2015 Akimi Yoshida, SHOGAKUKAN, FUJI TELEVISION NETWORK INC., SHOGAKUKAN INC  
p. 4 : © Wild Bunch Distribution

p. 5 : © Film Festival Varsovie  
p. 7 : © Sharon Gan  
p. 8-9 : © Paul Arnaud - Why Not Productions  
p. 10 : D.R.  
p. 11 : D.P. ; © Tamasa Distribution  
p. 12 : D.P.  
p. 13 : D.R.

p. 14 : © Razor Film Produktion GmbH  
p. 15 : © Jafar Panahi Film Productions ;  
p. 16 : <http://www.e-codices.unifr.ch/de/vad/0302/178v>  
p. 18 : © Daniel Béguin  
p. 19 : © C. Zimmerlin  
p. 20 : © United International Pictures (UIP)



## UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE

(*An Inconvenient Truth*)

Etats-Unis 2006, 1h38, documentaire

### RÉALISATION :

Davis Guggenheim ; image : Davis Guggenheim, Bob Richman ; montage : Jay Cassidy ; distribution France : United International Pictures.

### AUTEUR :

Licencié de la *Brown University*, Davis Guggenheim, après avoir tourné le long métrage *Fausses rumeurs (Gossip)* pour la Warner Bros et produit et réalisé des séries pour la télévision, s'est lancé en 1999 dans le documentaire avec un dyptique ambitieux sur l'entrée d'enseignants novices dans la vie professionnelle : *The First Year* et *The Teach*. Il a également signé, entre autres documentaires : *Norton Simon - A Man and his Art* et *JFK and the Imprisoned Child*.

### RÉSUMÉ :

Après son échec à l'élection présidentielle, le candidat démocrate

**Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.**



Voir sur notre site plusieurs articles et émissions concernant ce film

Al Gore s'est reconverti en commis voyageur de défense de la planète, allant de continent en continent pour présenter une conférence (véritable *show* multimédia) alertant le monde sur les dangers du réchauffement climatique. Le film de Davis Guggenheim le suit dans son engagement, et alterne les images de la tournée, celles de la conférence, et des séquences visant à faire mieux connaître ce conférencier particulier.

### ANALYSE :

En fiction, cette structure de scénario est classique : une bombe est déposée au cœur d'une foule, sa minuterie enclenchée ; loin de là, informé de la catastrophe inéluctable, un homme s'efforce d'arriver avant la fin du compte à rebours et de désamorcer l'engin.

Ici, on n'est pas dans la fiction mais dans la réalité la plus inquiétante : la bombe, c'est le réchauffement climatique ; celui qui l'a posée et a programmé sa mise à feu, c'est l'homme ; il en sera lui-même la victime.

Quant au temps qui reste pour stopper la machine infernale avant qu'il ne soit trop tard, cinq à dix ans, affirme Al Gore dans ce film dont la suite du scénario appartient à l'avenir et est à écrire par les Terriens. La conférence qu'il

promène ainsi de pays en pays (et qu'il a déjà présentée plus de mille fois) apporte une argumentation sans failles à la cause qu'il défend. S'y succèdent des données scientifiques montrant l'emballlement du taux de CO<sup>2</sup> et de la température au cours des quinze dernières années, des analyses sur les conséquences de ce réchauffement, des reportages sur les dégradations déjà causées à la planète, des simulations de l'avenir à court terme si rien ne change...

Sorte de Jonas moderne, Al Gore crie contre une Ninive planétaire qui refuse de faire face à une vérité qui dérange. Mais pas de panique et pas de scénario catastrophe : le déni est en train de céder, assure-t-il, et il existe des solutions.

« Une seule chose manque encore, la volonté politique, mais c'est une énergie renouvelable ! »

Jean Lods

Al Gore dans *Une vérité qui dérange*



Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 25 : *Dheepan* (Jacques Audiard) - *La vie en grand* (Mathieu Vadepied) - *Jamais entre amis (Sleeping with Other People)* (Leslye Headland) - *Le prodige (Pawn Sacrifice)* (Edward Zwick) - *Knock Knock* (Eli Roth) - *Amnesia* (Barbet Schroeder) - *Youth (La giovinezza)* (Paolo Sorrentino) - *Much Loved* (Nabil Ayouch) - *The Program* (Stephen Frears) - *Ni le ciel ni la terre* (Clément Cogitore) - *Marguerite* (Xavier Giannoli) - *Une enfance* (Philippe Claudel) - *Fatima* (Philippe Faucon) - *Asphalte* (Samuel Benchetrit) - *Vers l'autre rive (Kishibe No Tabii)* (Kiyoshi Kurosawa) - *Les chansons que mes frères m'ont apprises (Songs My Brothers Taught Me)* (Chloé Zhao) - *Mad Max : Fury Road* (George Miller) - *Une jeunesse allemande* (Jean-Gabriel Périot) - *L'homme irrationnel (Irrational Man)* (Woody Allen) - *Notre petite sœur (Umimachi Diary)* (Hirokazu Kore-Eda) - *Classe à part (Klass korrektsii)* (Ivan Tverdovski) - *The Lobster* (Yorgos Lanthimos) - *Francofonie, le Louvre sous l'occupation* (Aleksandr Sokurov) - *Le bouton de nacre (El botón de nácar)* (Patricio Guzman) - *La fête est finie* (Nicolas Burlaud) - *Dope* (Rick Famuyiwa) - *Maesta, la Passion du Christ* (Andy Guérif, Pascal Da Rosa) - *Seul sur Mars* (Ridley Scott) - *L'idiot ! (Durak)* (Yury Bykov) - *Une histoire de fou* (Robert Guédiguian)